

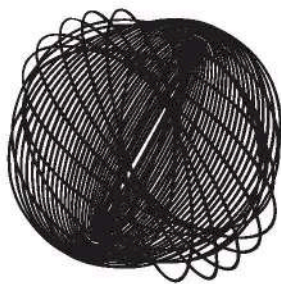
DU MONDE ENTIER

WILLIAM STYRON

**DES HAVANES
À LA MAISON-BLANCHE**

ESSAIS

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR CLARA MALLIER



nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA PROIE DES FLAMMES

UN LIT DE TÉNÈBRES

LA MARCHÉ DE NUIT

LES CONFESSIONS DE NAT TURNER

LE CHOIX DE SOPHIE

CETTE PAISIBLE POUSSIÈRE ET AUTRES ÉCRITS

FACE AUX TÉNÈBRES

UN MATIN DE VIRGINIE

À TOMBEAU OUVERT - Cinq histoires du corps des Marines

Du monde entier

WILLIAM STYRON

DES HAVANES
À LA MAISON-BLANCHE

essais

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Clara Mallier*

nrf

GALLIMARD

Titre original

HAVANAS IN CAMELOT

© Rose Styron, 2008.

Édition et sélection de James L.W. West III.

© Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française.

NOTE DE L'ÉDITEUR¹

Plusieurs mois avant le début de la maladie qui l'emporta, William Styron commença à rassembler des textes pour établir une sélection de ses essais personnels. La plupart des textes présents dans cet ouvrage, y compris les titres, relèvent de son choix.

L'arrangement final a été fait par Rose Styron, la veuve de l'auteur. James L. W. West III, le biographe de l'auteur, a préparé les textes pour la publication.

« Un cinéphile » et « Trop tard pour la conversion ou les prières » ont paru initialement en traduction française dans *Le Figaro* et la revue *Égoïste*.

« Promenades avec Aquinnah », jamais publié auparavant, a été découvert parmi les manuscrits de William Styron après sa mort.

1. Note de l'éditeur américain, James L. W. West III. (*N.d.É.*)

DES HAVANES À LA MAISON-BLANCHE

Comme des millions d'autres personnes, j'ai été fasciné, en cette fin d'avril 1996, par la fièvre acheteuse qui s'est emparée de Sotheby's, transformant le plus humble objet estampillé « Camelot¹ » en fétiche pour lequel les gens étaient prêts à dépenser des fortunes. Un lot de vieux magazines, parmi lesquels des numéros de *Modern Screen* et de *Ladies' Home Journal*, est parti pour 12 650 \$. Une photographie d'un portrait de Jackie par Aaron Shikler (pas le portrait lui-même, j'insiste, mais une simple photo de celui-ci) a été vendue pour 41 400 \$. (Sotheby's avait évalué la photo entre 50 et 75 \$.) Un compteur de golf suisse de la marque « Golf-Sport », estimé à 50 ou 100 \$ par Sotheby's, s'est arraché au prix absurde de 28 750 \$. Mais l'un des trophées les plus grandioses, en terme d'exagération de prix, a été l'humidificateur à cigares en

1. Le terme « Camelot » a été employé au cours d'une interview par Jackie Kennedy après la mort de son mari pour faire référence à sa présidence, qu'elle décrivait comme « une période d'espoir et d'optimisme dans l'Histoire américaine ». Il fait donc ici référence, par métonymie, à la Maison-Blanche. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

noyer de John Kennedy, offert au président par Milton Berle en 1961 avec une plaque portant l'inscription : « Pour J.F.K. À ta santé et au plaisir de fumer, Milton Berle, 20/01/1961. » Le comédien avait acheté l'objet entre 600 et 800 \$ cette année-là. Trente-cinq ans plus tard, le pauvre Berle a essayé de racheter l'humidificateur chez Sotheby's mais il a laissé tomber l'enchère à 185 000 \$.

L'heureux acquéreur s'est trouvé être Marvin Shanken, éditeur du magazine *Cigar Aficionado*, qui a dépensé 574 500 \$ pour un objet estimé à 2 000-2 500 \$ par les commissaires-priseurs. Même à un prix aussi stupéfiant, l'humidificateur va sans doute grandement contribuer à la fortune du magazine, qui se vend déjà très bien et qui publie, en dehors d'articles sur les cigares et leurs amateurs célèbres, des papiers sur le polo et le golf, les hôtels de luxe, les voitures de collection et autres éléments incontournables d'un mode de vie véritablement chic dans les années quatre-vingt-dix. Après tout, John F. Kennedy faisait partie de la jet-set, et quel objet pouvait constituer une meilleure relique pour le patron d'un tel magazine que le coffre dans lequel reposaient les havanes du dernier de nos présidents amateur de cigares ?

Je n'ai jamais vu de mes yeux ce fameux humidificateur mais, les quelques fois où j'ai rencontré Kennedy, je me suis dit qu'il en possédait sûrement un pour protéger sa précieuse réserve car il avait pour les cigares l'extase et la vénération de... eh bien, d'un aficionado. En vérité, si je me laisse aller à une réminiscence proustienne et repense aux quelques moments détendus que Kennedy et moi avons passés ensemble lors des rares occasions où nos trajectoires se sont croisées, je peux presque encore sentir la

fumée des havanes pour lesquels il avait développé un goût si flamboyant, si kennédyen.

Après le style maladroit et lourd des années Eisenhower, il était merveilleux de voir arriver ce jeune homme sémillant sous les projecteurs ; bientôt il devint habituel de voir le président poser, d'un air totalement naturel, un cigare à la main. Je m'étais lié d'amitié avec deux membres de l'administration Kennedy, Arthur Schlesinger Jr. et Richard Goodwin, tous deux amateurs de cigares si fervents que cette passion me semblait presque constituer une contre-culture propre à la Maison-Blanche. Ils me donnaient des cours sur les cigares chaque fois que je les voyais à Washington. Il n'était bien sûr question que de havanes et, en tant que béotien fumeur de cigarettes, assujetti malgré moi à une pénible dépendance, j'étais fasciné mais aussi quelque peu déconcerté par toutes ces conversations autour des cigares, par les éloges dithyrambiques que suscitait un Montecristo d'une certaine longueur et d'un certain millésime, par la description des emballages et de leurs nuances de couleur, par les distinctions subtiles entre l'arôme d'un Ramon Allones et d'un Punch. Avec entêtement, je conservais ma détestable allégeance aux cigarettes, mais au fond de moi j'enviais ces hommes pour leur dévotion envers une autre expression du tabac qui faisait de la plante un médium capable de susciter l'extase.

À la fin avril 1962, j'ai fait partie d'un petit groupe d'écrivains invités à une réception qui s'est avérée comme la plus mémorable peut-être du mandat de Kennedy. Il s'agissait d'un dîner officiel en l'honneur des lauréats du

prix Nobel. C'était à Schlesinger et Goodwin que je devais mon invitation : à l'époque Kennedy ne me connaissait, comme on dit, ni d'Ève ni d'Adam, et ma femme Rose et moi étions ivres de joie de nous rendre à la Maison-Blanche par une douce soirée de printemps en compagnie de mon ami James Baldwin, qui était sur le point de devenir l'écrivain noir le plus célèbre d'Amérique. Je me souviens que c'est la seule fois de ma vie où je me suis rasé deux fois dans la même journée.

Avant le dîner, l'alcool coulait à flots et l'atmosphère a crépité d'excitation joyeuse lorsque J.F.K. et sa belle épouse se sont joints à l'assemblée pour accueillir les invités. John et Jackie étaient littéralement étincelants. Seul quelqu'un d'anormal, de psychotique même, aurait pu rester insensible à leur charme confondant. Même les républicains étaient fous d'eux. Ils formaient vraiment un couple magique et, sans vouloir diminuer mon propre émerveillement, je me souviens qu'un certain nombre des invités, hommes et femmes, semblaient si affectés par l'aura des Kennedy qu'ils en avaient le regard vide et l'air hébété.

Sans perdre le contrôle de moi-même, je me suis saoulé prématurément; mais cela n'a pas entravé mes facultés critiques quand il s'est agi de juger la qualité du dîner. J'avais passé beaucoup de temps à Paris où j'étais devenu gourmet et œnophile. Après la soirée, j'ai noté non sans ingratitude dans mon carnet que si le puligny-montrachet 1959 servi avec le premier plat était « plus que correct », le mouton-rothschild 1955 qui accompagnait le *filet de bœuf*¹ Wellington m'avait semblé en revanche « manquer de

1. En français dans le texte.

maturité». J'ai qualifié le dessert, qui portait le nom de « Bombe caribéenne », de « beaucoup trop sucré : une bombe, en effet ».

En relisant ces notes bien des années plus tard, je frémis devant ma grossièreté (patente également dans la remarque condescendante selon laquelle le repas était « sans doute meilleur que tout ce que Ike et Mamie¹ avaient pu servir »), surtout quand je repense à l'excellente atmosphère et aux conversations spirituelles de cette soirée. Du fait de la disposition des tables, j'étais assis à angle droit du président et je n'étais qu'à un mètre ou deux de lui quand il s'est levé et a proféré son célèbre bon mot sur le fait que ce dîner représentait la plus noble assemblée d'esprits à la Maison-Blanche depuis que Thomas Jefferson avait dîné seul en ces lieux. Les nobélisés avaient rugi de rire devant cette élégante déclaration et j'avais senti ces mots passer à la postérité.

La Maison-Blanche était tout sauf un lieu non-fumeur, et les béotiens parmi nous ont allumé des cigarettes. J'ai noté avec ma rancœur et mon envie habituelles que de nombreux messieurs assis aux tables environnantes s'étaient mis à fumer le cigare ; parmi eux figurait Kennedy, qui conversait avec une splendide jeune femme aux cheveux blond doré qu'il trouvait visiblement au moins aussi délicateuse que son Churchill. Après le café, nous nous sommes rendus dans l'*East Room* pour un concert de musique de chambre. Puis, au moment où la réception se terminait et où nos carrosses allaient se retransformer en citrouilles, j'ai eu la stupéfaction d'apprendre par un capitaine en

1. Allusion au couple Eisenhower.

uniforme que Rose et moi étions invités à l'étage pour un moment « plus intime » avec le président et son épouse. Bien qu'une vision inavouable m'eût fugacement traversé l'esprit au sujet de ce que « plus intime » pouvait signifier (après tout, nous étions à l'aube des *Swinging Sixties*), j'ai été en réalité plutôt soulagé de constater que la petite pièce dans laquelle on nous faisait entrer était emplie de fumeurs de cigare et de leurs compagnes.

Le président n'était pas encore arrivé mais Jackie était là, tout comme Goodwin, Schlesinger, Bobby Kennedy et Pierre Salinger accompagnés de leurs épouses, et tous les hommes se concentraient sur leur havane avec un plaisir tellement évident qu'on aurait pu croire que le dîner entier avait été organisé pour conduire à cet apogée aromatique. Il n'est que dans les grands restaurants parisiens (où les fumeurs de cigares, contrairement à ce qui se passe en Amérique, sont les bienvenus) que j'avais inhalé des fragrances aussi délicieuses. J'avais entre-temps absorbé une trop grande quantité des boissons servies par la Maison-Blanche, notamment le champagne qui accompagnait le dessert (Piper-Heidsieck 1955), si bien que je me suis affalé sans m'en rendre compte dans le célèbre rocking-chair du président.

En me balançant, je devisais avec Lionel Trilling, le célèbre critique ; lui et sa femme Diana étaient les seules autres personnalités littéraires invitées à poursuivre la soirée. C'était aussi, d'après ce que je voyais, le seul autre fumeur de cigarettes (un fumeur invétéré pour tout dire, qui avait le teint blafard d'une personne privée d'oxygène) et nous avons parlé de livres en nous adonnant seuls à notre manie pendant que les autres savouraient en toute

convivialité leurs grands cigares. Ce n'est que lorsque Schlesinger m'a demandé discrètement de laisser le président s'asseoir dans le rocking-chair, en raison de ses problèmes de dos, que j'ai compris que J.F.K. était debout dans la pièce depuis un moment, trop poli pour me reprendre son fauteuil. Je me suis levé d'un bond, mortifié, et quand Kennedy a pris ma place avec l'air de s'excuser, j'ai remarqué qu'il était toujours en train de fumer son Churchill. Le leader du Monde libre se balançant doucement, couronné par des volutes de fumée ; telle est l'image détendue et satisfaite que j'ai emportée de lui quand, bien après minuit, nous sommes rentrés en titubant de cette soirée inoubliable.

Dans les mois qui se sont écoulés avant que je ne revisse Kennedy, je me suis engagé dans une lutte sans merci contre ma dépendance à la cigarette. Sous l'influence de mes deux initiateurs de la Maison-Blanche, je me mettais aussi tout doucement au cigare. L'embargo contre Cuba, officiellement instauré par Kennedy lui-même, était entré en vigueur ; du jour au lendemain les havanes avaient presque disparu, si bien que je m'achetais les cigares qui s'en approchaient le plus et qui étaient alors fabriqués dans les îles Canaries. Ils étaient en fait très bons, et souvent même excellents.

Mais j'hésitais encore à sauter vraiment le pas. Bien qu'ayant conscience de me ruiner la santé avec une dépendance que je subissais depuis mes quinze ans, je n'arrivais pas à passer au cigare sans éprouver de scrupules. En fait, j'étais victime de l'opinion publique car en Amérique,

dans une société fondamentalement puritaine qui avait des vues rigides sur la santé comme sur tant d'autres sujets, on faisait peu de différence entre la cigarette et le cigare.

Après tout, dans un pays où, quelques années plus tard, lors de la panique à propos de la présence de cholestérol dans les œufs, on allait presque totalement bannir du régime national cet aliment extrêmement précieux plutôt que d'encourager à le consommer avec modération, il n'était pas surprenant que le plaisir relativement bénin de fumer occasionnellement le cigare encourût le même opprobre que l'addiction mortelle à la cigarette. Si j'arrêtais la cigarette, beaucoup de vieux casse-pieds des deux sexes seraient sûrement trop heureux de me dire : « Les cigares sont tout aussi nocifs ! »

Eh bien, ce n'est pas du tout le cas et, contrairement aux cigarettes, les cigares ont même une vertu intrinsèque. À l'époque, j'ai écrit dans des notes préparatoires pour une critique du *Rapport de l'union des consommateurs sur le tabac et la santé publique* (critique publiée en 1963 dans la *New York Review of Books*) :

Il est ironique que, dans notre société obsédée par la santé, la dépendance très dangereuse à la cigarette soit encouragée et prônée, alors que l'usage relativement bénin des cigares est condamné comme s'il s'agissait d'un fléau. Les cigares apportent un plaisir authentique ; les cigarettes n'apportent qu'un pseudo-plaisir, du même ordre que celui que ressentent les rats de laboratoire. La stigmatisation du cigare a autant à voir avec des questions de classe sociale qu'avec un moralisme déplacé. L'habitude presque universelle de fumer la cigarette est l'apanage des classes

moyennes, alors que les fumeurs de cigares ne se trouvent que dans les classes élevées ou populaires. (Il y a certes des chevauchements et des croisements mais pour l'essentiel c'est ainsi que se fait le partage.)

Parmi les fumeurs de cigarette de la classe moyenne, les cigares sont considérés soit comme le luxe excessif que se paient les banquiers, les actionnaires fortunés et les magnats du cinéma tel Darryl F. Zanuck soit, à l'autre extrême, comme l'habitude dégradante de ceux qui mâchonnent des cigarillos White Owl dans des saloons minables ou des gymnases crasseux. Le personnage de bande dessinée des années trente, «Le père Lacloche», illustre bien cette dichotomie, vagabond toujours à la recherche de mégots de cigares abandonnés par les riches dans le caniveau, qu'il ramasse et pique sur un cure-dent.

Le cigare n'a jamais trouvé un terrain d'accueil consensuel. Ce qui ajoute à la confusion, c'est que les White Owl et les Dutch Master agressent vraiment les narines, les miennes en tout cas, et que les femmes surtout, avec leur sensibilité aiguë, sont souvent à juste titre gênées par de tels effluves. Des femmes indisposées par des cigares de mauvaise qualité produits en masse ont involontairement contribué à donner à tous les cigares une mauvaise réputation injustifiée. Le plus fascinant est que les mêmes femmes, exposées à la fumée d'un grand Montecristo, émettent souvent des petits cris d'extase, ce qui montre que les bons cigares ne sont pas condamnés à être victimes de préjugés négatifs. Un jour, les femmes fumeront le cigare. Je prédis aussi que, dans un futur plus ou moins proche, lorsque la société aura pris conscience des terribles dangers de la cigarette, beaucoup de représentants des classes moyennes se mettront eux aussi au cigare, des

cigares de qualité qui, venant de pays autres que Cuba, seront aussi de moins en moins chers.

Je suis heureux de constater que ma boule de cristal, si souvent embuée, était assez limpide lorsque j'ai écrit ces dernières lignes.

L'été suivant j'ai arrêté de fumer des cigarettes pour de bon, d'un seul coup. C'était quelques semaines avant que Jack Kennedy nous invitât, Rose et moi, à passer une journée sur son yacht de croisière, le *Patrick J.* Lui et Jackie sont venus de Cape Cod à Martha's Vineyard, où j'avais loué une maison, et ils nous ont emmenés par une grise journée d'août pour un déjeuner à bord. En dehors de mes amis John et Sue Marquand, qui nous accompagnaient, le seul autre passager était feu Stephen Smith, le beau-frère de J.F.K. Un garde-côte nous suivait à peu de distance pour des raisons de sécurité, mais en dehors de cela nous étions seuls au milieu des vagues. La mer était légèrement agitée mais l'alcool apaisait le mal de mer. Les Bloody Mary, versés par un steward philippin nerveux, débordaient de nos verres ; les Marquand bavardaient allègrement avec Jack et Jackie, qu'ils connaissaient depuis plusieurs années, au sujet de leurs connaissances communes ; un tourne-disque jouait du twist et d'autres musiques à la mode de cette année-là ; et malgré le temps couvert, nous étions de très bonne humeur en attendant le déjeuner.

La conversation est devenue un peu plus sérieuse

lorsque nous nous sommes assis pour manger. À table, dans la cabine de pilotage ouverte du *Patrick J.*, personne n'a prêté attention au repas désastreux qu'on nous servait. C'en était risible : des hot dog froids dans du pain détrem pé, des œufs en gelée¹ visqueux, des cuillères que le Philippin nerveux faisait tomber sur nos genoux, des verres de bière non pas fraîche, mais glacée. Nous nous sommes engagés dans une discussion qui couvrait des sujets aussi variés que la politique du Massachusetts, la situation raciale qui devenait brûlante dans le Sud profond (visiblement, J.F.K. avait été secoué par la violence des événements qui s'étaient produits à l'automne précédent à Oxford, Mississippi), l'éternel débat pour savoir si Alger Hiss était coupable (Kennedy le pensait) et la mortification du président suite à un article publié dans *The American Scholar* par le critique Alfred Kazin, qui mettait en doute ses capacités intellectuelles. J'étais à la fois amusé et impressionné de voir que Kazin avait un tel pouvoir de le contrarier.

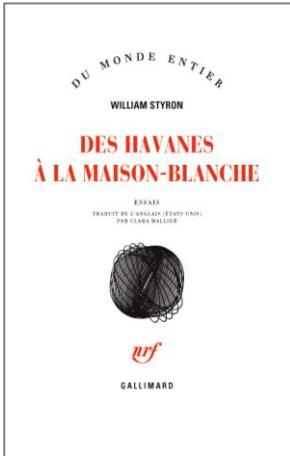
Les pieds nus de Jackie (qu'elle avait bien formés, mais assez grands) reposaient la plupart du temps sur les genoux du président. À un moment donné, J.F.K. s'est tourné vers moi et m'a demandé ce que j'étais en train d'écrire ; quand je lui ai dit que c'était un roman sur Nat Turner, un esclave qui avait mené une insurrection au XIX^e siècle en Virginie, son intérêt a été immédiatement éveillé et il m'a posé de nombreuses et pertinentes questions auxquelles j'ai répondu avec plaisir. Il a semblé fasciné par mon récit de la révolte. Kennedy commençait

1. En français dans le texte.

visiblement à être troublé par la question raciale, comme presque tout le monde à cette époque. Peu d'Américains avaient alors entendu parler de Nat Turner. J'ai appris à Kennedy des faits au sujet de l'esclavage qui lui étaient manifestement inconnus.

Puis, après la glace et le café, le président a donné aux hommes des cigares Partagas, fabriqués à La Havane et emballés dans des tubes en argent. J'ai fait rouler le mien dans mes doigts avec délices, essayant de ne pas sourire de façon trop visible. J'étais conscient qu'il s'agissait d'un objet de contrebande en temps d'embargo sur les produits cubains, et que cet embargo avait été promulgué par l'homme même qui venait de me donner ce cigare. Le Partagas valait donc d'autant plus la peine d'être conservé dans son tube protecteur, au moins pour un temps, comme un souvenir illicite, une curiosité au parfum de scandale. J'ai regardé le président se mettre à fumer avec plaisir, sans aucun embarras. J'ai mis le Partagas discrètement dans ma poche pendant que Kennedy regardait ailleurs, décidant de le fumer lors d'une occasion importante, et j'ai allumé l'un de mes coronas des îles Canaries. Peu après, cependant, j'ai ressenti une étrange et fugace tristesse à propos de ce modeste don de Kennedy, tristesse dont je ne comprenais pas l'origine; c'était peut-être le même regret poignant que celui qui m'a fait mentionner plus tard, en me souvenant de cette équipée, « les différences irréconciliables, l'animosité féroce qui existait entre Kennedy et Castro. De tous les leaders du monde, le diplômé de Harvard et le marxiste de La Havane étaient ceux qui partageaient le plus d'affinités intellectuelles et personnelles; sans la tempête de l'Histoire du xx^e siècle et

<i>Note de l'éditeur</i>	9
Des havanes à la Maison-Blanche	11
Un cas de syphilis	25
«Il faut que je demande à Indianapolis...»	69
Les amis du président	83
En hommage à Truman Capote	91
Jimmy à la maison	97
Traversée des États-Unis avec Tex	103
Un ancêtre littéraire	119
Le malheur des esclaves fait le bonheur de Disney	125
Trop tard pour la conversion ou les prières	131
Un cinéphile	137
Amende honorable	143
Promenades avec Aquinnah	147
« À Vineyard Haven »	155



Des havanes à la Maison-Blanche William Styron

Cette édition électronique du livre
Des havanes à la Maison-Blanche de William Styron
a été réalisée le 31 octobre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070125494 - Numéro d'édition : 167578).

Code Sodis : N51814 - ISBN : 9782072465086
Numéro d'édition : 239504.